[ÉTUDES]

ALAIN RALLET : *NOTES POUR L'ETUDE ET L'ENQUETE SUR LE TRAVAIL EMANCIPATEUR AUJOURD'HUI*

L'émancipation est le processus par lequel l'humanité en ses composantes collectives et individuelles se libère de l'exploitation, de la domination et de l'oppression en faisant advenir leur capacité propre d'être les sujets autonomes de leur vie.

Le travail est un facteur essentiel du processus d'émancipation. **Le travail émancipe**. C'est un élément fondamental d'une orientation communiste.

En quoi et comment ?

L'article propose **quelques jalons** pour engager l'étude autour de ces questions. Ces jalons ont **trois caractéristiques** :

- Ils ne font pas le tour des questions mais servent d'introduction à la nécessité d'en faire une étude approfondie.
- Ils ont de très fortes intrications entre eux. Ils se recoupent largement et n'ont pour but que d'offrir des entrées différentes à l'étude contemporaine du travail émancipateur.
- L'étude a pour objectif de servir de cadre à des enquêtes sur le travail en arrivant à donner une forme plus universalisable aux points tenus par les personnes dans leur activité de travail. L'étude et l'enquête peuvent alors fournir les éléments d'une intervention politique et s'en alimenter.

LE TRAVAIL SOUS LE SIGNE DE L'EMANCIPATION

Quel est le rapport du travail à l'émancipation ? En quoi le travail est-il émancipateur ? Quelles sont les raisons qui l'expliquent et quels sont les engagements militants qu'il appelle ?

Considérons trois dimensions caractérisant le travail comme émancipateur.

Le travail comme premier besoin vital de l'homme

Le travail est entendu ici au sens d'activité humaine.

Il est émancipateur parce que source d'**épanouissement individuel et collectif** : fierté et joie du travail bien fait, élaboration et mise à l'épreuve de capacités manuelles et intellectuelles, plaisir de résoudre des problèmes, estime forgée de soi et des autres, apprentissage de la coopération et de la solidarité, constitution de collectifs de travail…

La caractéristique commune de ces qualités est d'être en tant que telles **désintéressées**. Comme aspirations humaines, elles ne sont pas gouvernées par la recherche d'un intérêt matériel. Le capitalisme s'emploie à les détourner par des stimulants matériels qui les subordonne à une logique d'intérêt monétaire.

Marx assigne la réalisation du travail émancipateur à une étape supérieure de la société communiste « *quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre mais encore le premier besoin de la vie* » (*Critique du Programme de Gotha*). « Quand » désigne le moment où le travail humain sera libéré de l'empire de la nécessité par le développement des forces productives et de celui de l'exploitation et de l'oppression par la transformation des rapports de production.

Mais ce besoin n'est pas l'apanage de la société communiste projetée par Marx. **C'est une caractéristique intrinsèque du travail humain**. Elle est en tension permanente avec ce que Simone Weil

appelle dans *La condition ouvrière* [1] « l'étau de la subordination » qui plie les corps et bride la pensée.

C'est une aspiration communiste qui cherche à se réaliser même dans les conditions les plus défavorables, celles du travail salarié. Les enquêtes militantes sur le travail la font ressortir comme ce au nom de quoi la personne s'affirme, non comme un(e) salarié(e) subordonné(e) mais comme délivrant un point de vue sur son travail, sur ce qu'il lui apporte et comment il contribue à la société. Elle est constitutive de ce que nous appelons « tenir un point ». C'est un objectif essentiel de nos enquêtes.

À cette aspiration s'opposent ceux qui ne voient dans le travail qu'une **« malédiction »** où se confondent, pour l'humanité et pour l'éternité, effort et souffrance, peine et sacrifice [2].

Cette conception du travail se décline en **deux versions réactionnaires**.

- L'une **traditionaliste** fait du travail un instrument d'éducation à la discipline du travail productif (de plus-value) contre les tentations dissolvantes de la paresse.
- L'autre **futuriste** se fait le chantre de la « fin du travail ». Selon elle, l'émancipation ne consiste pas à libérer les potentialités émancipatrices du travail de sa gangue capitaliste mais *à se libérer du travail*. Car le travail n'est qu'une malédiction imposée par la nécessité de produire, le progrès technique permettant de s'en libérer et de se livrer à la jouissance du « temps libre ».

L'effort et la peine sont des vertus émancipatrices dès lors qu'elles ne sont pas mises au service du capitaliste mais de la réalisation individuelle et collective des travailleurs. Tout le point étant de savoir ce que cela veut dire dans le cadre du travail salarié.

La subjectivité au travail

La proposition est de **partir de la subjectivité au travail** pour construire ce qu'est le travail émancipateur [3].

Il existe une subjectivité intense et créatrice au travail, en dépit qu'elle se heurte à l'étau de la subordination, en particulier à l'intensification, la parcellisation et la précarisation du travail imposées par le capitalisme contemporain. La réaction courante est de souligner les effets destructeurs et oppressifs sur les salariés, y compris sur leur santé. On a vu ainsi fleurir toute une littérature récente sur la perte de sens au travail chez les salariés [4].

Mais ce qui est irréductible à la domination, c'est que les travailleurs ont une subjectivité au travail qui leur est propre et qui est déterminée par leur intelligence, leur désir d'autonomie, d'être maître de leurs réalisations et de s'accomplir dans leur activité.

Partons d'elle. **« Tenir un point »** dans son activité de travail est la manifestation concrète de cette subjectivité.

La question militante est de **passer de l'affirmation de subjectivités individuelles au potentiel émancipateur à des déclarations politiques qui transforment le point de subjectivité manifesté dans le cadre d'un travail particulier en une idée d'ensemble** dans laquelle puissent se reconnaître d'autres personnes qui, sans nécessairement vivre ce point dans leur travail, le partagent. **Passer ainsi du potentiel au possible**. Ce qui implique de travailler à des énoncés.

L'utilité sociale du travail

On ne travaille pas que pour se réaliser. On travaille aussi pour les autres en contribuant à produire des biens et des services utiles à la société. **Le sentiment d'œuvrer utilement pour la société** est un puissant déterminant extrinsèque de la subjectivité au travail.

Même s'il est par définition séparé du produit de son travail par la relation de subordination qui en confie

---

[1] Petite Bibliothèque Payot

[2] Il est alors rappelé à dessein que le mot français « travail » viendrait (épistémologie contestée) du latin *tripalium*, un instrument de torture à trois pieux utilisé dans l'Empire Romain.

[3] Je ne fais ici que résumer très brièvement mon article « *Le travail comme activité émancipatrice au défi du nihilisme* » dans le numéro 1 de la *Revue Longues Marches* en particulier les pp. 85 et 86.
https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/09/1-F-Rallet.pdf

[4] Thomas Coutrot et Coralie Perez, *Redonner du sens au travail. Une aspiration révolutionnaire*, Ed du Seuil, 2022

la conception et la vente au capitaliste, le travailleur salarié engage un rapport subjectif au produit de son travail. Car il investit ses compétences, sa conscience professionnelle, son amour du travail bien fait dans la réalisation d'un produit à mesure de l'utilité sociale qu'il y voit. Le sentiment de contribuer ou non à une œuvre socialement utile rétroagit sur sa subjectivité au travail. Il est de fait considéré comme « **une rémunération gratuite** », non monétaire du travail.

C'est donc un élément qui entre dans un point tenu au travail.

La notion « d'utilité sociale » relève elle-même d'un **jugement politique**.

On peut contribuer à réaliser un bien ou un service, penser qu'il a objectivement une « utilité sociale » mais estimer que la forme sous laquelle il est réalisé dans le cadre de la production capitaliste et à laquelle le salarié est astreint n'est pas conforme à l'idée politique que l'on se fait de « l'utilité sociale ». Le point intègre ainsi une évaluation de ce qui est affirmé dans la notion d'« utilité sociale » à partir de la subjectivité au travail que cette utilité nourrit.

Un exemple frappant en a été donné par la période du Covid où ont été célébrés à coup d'encensoir hypocrite les « travailleurs de la première ligne », alias « travailleurs essentiels », alias « héros du quotidien »… Il est apparu simultanément au grand jour que ces travailleurs déclarés parmi les plus utiles étaient les moins considérés dans leur travail et les moins rémunérés [5]. « Utiles » certes mais non reconnus et mal traités.

Cela ouvre une question : sur **quelle justice** repose « l'utilité sociale » ? Elle inclut nécessairement un élément de considération sociale, de reconnaissance sociale. La fierté d'accomplir certains métiers est inséparable de la reconnaissance qui leur est due. L'utilité sociale repose sur un désir de justice impliquant la réévaluation de la hiérarchie sociale des métiers imposée par la division capitaliste du travail.

Pour conclure ce premier point, une très belle page de Marx synthétisant tous ces aspects.

Marx et le travail émancipateur

Supposons que nous produisions comme des êtres humains : chacun de nous s'affirmerait doublement dans sa production, soi-même et l'autre.

1) *Dans ma production, je réaliserais mon individualité, ma particularité ; j'éprouverais, en travaillant, la jouissance d'une manifestation individuelle de ma vie, et dans la contemplation de l'objet, j'aurais la joie individuelle de reconnaître ma personnalité comme une puissance réelle, concrètement saisissable et échappant à tout doute.*
2) *Dans ta jouissance ou dans ton emploi de mon produit, j'aurais la joie spirituelle immédiate de satisfaire par mon travail un besoin humain, de réaliser la nature humaine et de fournir au besoin d'un autre l'objet de sa nécessité.*
3) *J'aurais conscience de servir de médiateur entre toi et le genre humain, d'être reconnu et ressenti par toi comme un complément à ton propre être et comme une partie nécessaire de toi-même, d'être accepté dans ton esprit comme dans ton amour.*
4) *J'aurais, dans mes manifestations individuelles, la joie de créer la manifestation de ta vie ; c'est-à-dire de réaliser et d'affirmer dans mon activité individuelle ma vraie nature, ma sociabilité humaine.*

Nos productions seraient autant de miroirs où nos êtres rayonneraient l'un vers l'autre.

Dans Karl Marx, *Œuvres, Notes de Lecture, La production humaine,* La Pléiade, Tome II, p 33.

[5] Robert Boyer voit dans ces métiers le symptôme d'un « *mode de développement original dans lequel le travail se dirige essentiellement vers la production de l'humain à travers l'éducation, la formation, la santé et la culture. On peut le qualifier d'anthropologique au sens de la production de l'homme par l'homme et non pas du capital pour le capital.*» Robert Boyer, « Développement anthropogénétique et reconnaissance de l'utilité sociale du travail », *Sociologie du travail*, Vol. 64, n° 1-2, https://journals.openedition.org/sdt/40685#tocto1n2

DIVISION TECHNIQUE ET DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL

Quels sont les rapports entre ces deux types de division du travail ? Comment se dessine le travail émancipateur au sein de ces rapports ?

Au sens de Marx, **la division sociale** renvoie à la division du travail entre producteurs indépendants sous l'autorité anarchique de la concurrence tandis que **la division technique** désigne la division interne à l'atelier sous l'autorité absolue du capitaliste. C'est aussi une forme de division sociale mais elle vise l'organisation du travail à l'intérieur des organisations.

La division sociale du travail

Dans la division sociale entre travailleurs indépendants, les rapports entre leurs travaux passent par le fait que les produits de leur travail sont des marchandises. La division sociale du travail qui repose sur la spécialisation en métiers différents apparaît très tôt comme une condition de la productivité. Mais elle implique des échanges entre producteurs puisqu'étant spécialisé, chaque producteur ne peut vivre de sa seule production.

Le marché est **l'instance de validation** des produits du travail fournis par les producteurs. Ceux-ci sont formellement indépendants mais les produits de leur travail sont soumis au *diktat* du marché. C'est pourquoi les travailleurs indépendants désirant échapper au capitalisme doivent s'engager dans la voie étroite de la construction d'un écosystème marchand qui soit compatible avec leur conception de leurs produits et de leurs méthodes de travail (cf. nos enquêtes sur le travail paysan).

Toute division du travail impose **de coordonner** les travaux séparés. Dans la division sociale en régime capitaliste, la fonction de coordination est confiée aux forces aveugles du marché. Dans un système dit socialiste, elle est confiée à la planification étatique. Dans une perspective communiste, la coordination à l'échelle sociale impose aussi une forme de planification au service d'un objectif commun traitant les contradictions au sein du peuple inhérentes à toute division du travail. A plus petite échelle, elle s'incarne dans des formes de coopération élaborées par les collectifs de travail.

La question de la coordination des travaux séparés est, à toutes les échelles, une question cruciale où **l'aspect technique doit être subordonné à sa réalisation émancipatrice**. Ce que n'assurent nullement le marché et la planification bureaucratique étatique. La matière politique est celle de **la résolution de contradictions au sein du peuple**, sachant qu'il peut y avoir des contradictions entre les manières dont elles sont résolues aux différentes échelles.

L'exemple type est celui d'entreprises autogérées dont la mise en concurrence dégage des objectifs qui s'opposent à l'intérêt général. Inversement, quand on va du haut vers le bas, la manière dont la planification étatique entend résoudre les contradictions au sein du peuple peut faire fi de la dynamique de leur résolution à des échelles locales.

La division technique du travail

Dans la division technique du travail, les travailleurs ne produisent pas de marchandises. Ils effectuent des tâches mises en relation dans le cadre d'une organisation définie par le capitaliste.

Au départ, la manufacture est une simple concentration géographique de métiers permettant d'accroître la production. Les divisions entre travail intellectuel et travail manuel et entre travail de conception et travail d'exécution ne sont pas encore à la base de l'organisation du travail. Elles s'introduisent avec la parcellisation des tâches qui bornent l'horizon de chaque travailleur à la réalisation d'une tâche. Puis elles se généralisent et s'approfondissent avec le machinisme et son automatisation.

Il est intéressant de noter que Marx parle de la division technique du travail comme d'une **division *subjective* du procès de travail.** Pour indiquer que si elle prend une forme technique, une forme objectivée, elle est d'abord l'expression d'une **autorité politique dans l'usine** (scellée par la propriété privée des moyens de production).

Les divisions entre travail intellectuel et travail manuel et entre travail de conception et travail d'exécution sont ainsi de nature politique s'objectivant dans une organisation technique du travail qui apparaît comme la condition de la productivité dans ce système. C'est une division sociale définissant des groupes sociaux sous une autorité politique.

Réduire les différences : vers un travail polyvalent

L'orientation communiste est de réduire les différences entre les types de travaux (manuel/intellectuel, conception/exécution) car elles sont la base de rapports d'exploitation et de domination, fût-ce dans le cadre d'une propriété collective comme l'a montré l'expérience soviétique. L'autorité n'est plus formellement la même (la propriété a changé de mains) mais elle recouvre un même type de rapports de production. Les différences entre les types de travaux peuvent réactiver des rapports sociaux d'exploitation et de domination.

Que veut dire les réduire ?

Non pas les effacer car on ne peut effacer qu'une tâche soit d'ordre manuel ou intellectuel de même que les tâches de conception ne sont pas les mêmes que les tâches de réalisation. **Mais veiller à les articuler dans un même travail**. Ne pas faire de ces tâches un instrument de séparation sociale entre des groupes sociaux définis par le caractère homogène de leurs tâches (ou manuelles ou intellectuelles, ou de conception ou d'exécution) car ce serait le prélude à la restauration de rapports de domination.

C'est ce qui a été tenté en Chine dans l'expérience des Communes populaires et plus tard dans les usines lors de la Révolution Culturelle (participation des cadres au travail productif, des ouvriers à la direction et à la gestion, triple union des cadres, des techniciens et des ouvriers...).

Il ne s'agit pas de rendre le travailleur omniscient : les capacités cognitives humaines sont limitées et la spécialisation reste nécessaire à une plus grande efficacité du travail. Il s'agit d'introduire **une polyvalence** pour rompre les fondements de la hiérarchie sociale :

- Permettre aux travailleurs manuels de réaliser des tâches réputées intellectuelles (ce qui implique l'incorporation de l'étude dans le travail) en commençant par valoriser la dimension réflexive contenue dans le travail manuel (de type artisanal) ; inciter les travailleurs intellectuels à s'affronter à l'exercice de tâches manuelles et d'y acquérir une expérience source de nouvelles connaissances.
- Associer les travailleurs manuels aux tâches de conception et, ce qui va de pair, à la participation aux décisions, mettre ceux qui conçoivent les produits à l'épreuve de la réalisation concrète de leur production.

L'organisation du travail est alors refondée sous une autorité politique [6] qui met en place la polyvalence et en contrôle la réalisation.

Mais l'aspiration communiste à la réduction des différences n'est pas conditionnée par l'existence d'une telle autorité. **Elle imprègne ici et maintenant les points tenus dans le travail**.

Contre la division capitaliste du travail qui bride les potentialités des travailleurs, cantonne étroitement leurs compétences à des tâches parcellisées et les (dé)forme à cette fin, **le désir de polyvalence** habite les travailleurs aussi bien dans leur formation que dans leur travail.

L'affirmation de points tenus liés à ce désir est profondément émancipatrice non seulement parce qu'elle va dans le sens d'un accomplissement de soi mais aussi parce qu'elle porte intrinsèquement sur **l'organisation collective du travail**. Elle engage concrètement une pensée et une pratique des collectifs de travail.

DIALECTISER EXPLOITATION/DOMINATION/OPPRESSION

L'exploitation

L'exploitation par le travail crée le profit (plus-value) en mettant le capitaliste en position de rémunérer la force de travail en deçà de la valeur qu'elle crée. La rémunération de la force de travail (salaire) est déterminée par la valeur des biens nécessaires à sa reproduction. Tandis que la valeur qu'elle crée est celle des biens qu'elle produit.

En diminuant la valeur des biens nécessaires à la reproduction de la force de travail, l'augmentation de la productivité allonge le temps de travail non payé à durée constante de la journée de travail (plus-value

[6] En Chine, dans les usines, lors de la Révolution Culturelle, les comités révolutionnaires tripartites et les groupes de gestion ouvrière.

relative).

Une partie des gains de productivité ont été redistribués sous forme de salaire direct et indirect (prestations sociales) à la suite des luttes sociales et de l'État-Providence, assurant le consensus consumériste, au prix de l'intensification et de la précarisation du travail.

La domination

La domination est l'effet de la **relation de subordination** qui est le fondement juridique du contrat de travail. En vertu de ce contrat, le salarié abandonne au capitaliste les pouvoirs de définir les postes de travail, d'affecter les salariés à ces postes, de contrôler la réalisation du travail et de le sanctionner.

Il n'a ni la possibilité d'exprimer librement sa pensée ni de prendre des initiatives qui ne soient pas sous contrôle du capitaliste et de sa hiérarchie managériale.

L'oppression

L'oppression est l'ensemble des effets subjectifs engendrés par l'exploitation et la domination sur les salariés. En particulier être toujours en situation de borner sa pensée, ses gestes, ses sentiments, ses propositions, ses relations aux autres à des finalités de travail qui lui sont en dernier ressort étrangères.

La capacité à se soustraire, ne serait-ce que partiellement, à l'emprise oppressive dans le travail, à exercer sa pensée, son habileté, son savoir-faire, à être solidaire des autres, à coopérer au sein de collectifs de travail et à être reconnu par ses pairs et la société est un puissant facteur d'émancipation.

Note de lecture sur Simone Weil et l'oppression

Simone Weil dans ses *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (Ed. JFD, Québec,2023, écrit en 1934) entreprend une évaluation critique de Marx sur la question de l'oppression.

Elle le crédite d'avoir lié l'oppression à une forme d'organisation sociale (la division capitaliste du travail et le machinisme de la grande industrie) mais lui reproche d'avoir donné à penser qu'elle disparaîtrait avec l'abolition de la propriété collective des moyens de production. D'où sa critique des rapports de travail dans les usines soviétiques où de nouveaux maîtres qu'elle nomme « l'impérialisme ouvrier » se sont substitués aux anciens maîtres.

Elle assigne le maintien de l'oppression à l'existence d'une couche sociale ayant des privilèges, à sa course pour le pouvoir et à une lutte pour la puissance ayant en elle sa propre finalité. On la retrouve dans tous les systèmes sociaux depuis le dépassement de l'économie primitive où l'homme n'était occupé que de lui-même et de sa survie. La critique est assez bancale comme elle le reconnaît elle-même car, d'une part, Marx avait déjà pointé la nécessaire transformation communiste des rapports de production et, d'autre part, imputé l'oppression au maintien d'un État séparé et prôné son dépérissement.

En vérité, l'oppression pour Simone Weil est référée à l'existence d'une division entre les fonctions de direction et de conception d'un côté et les fonctions d'exécution de l'autre. Cette division ne caractérise pas selon elle seulement le capitalisme et ne s'évanouit donc pas avec lui. Elle existe dans toute société depuis le néolithique.

Elle a d'ailleurs à ce sujet une vision très marxiste : c'est l'existence d'un surplus qui permet à des groupes dominants de ne rien faire d'autre que commander à d'autres groupes en les opprimant. La course au pouvoir et à la puissance reproduit et amplifie ensuite de manière endogène le rapport d'oppression jusqu'à ce qu'une révolution intervienne en mettant en place de nouveaux maîtres.

Elle est un peu piégée par cette circularité déprimante. Elle essaie d'en sortir en dressant *ex nihilo* le « *Tableau théorique d'une société libre* ».

Plus intéressante est la nécessité qu'elle souligne de combattre l'oppression par des affirmations émancipatrices :

« *La conception purement négative d'un affaiblissement de l'oppression sociale ne peut par elle-même donner un objectif aux gens de bonne volonté. Il est indispensable de se faire une représentation vague de la civilisation à laquelle on souhaite que l'humanité parvienne ; et peu importe que cette représentation tienne plus de la simple rêverie que d'une pensée véritable* » (p 117).

NEUTRALITE OU NON DE LA TECHNIQUE

La technique est-elle neutre ? Le débat est loin d'être académique.

Ainsi en Chine, il a donné lieu au début des années 60 à une lutte entre les deux voies dans la transformation de l'agriculture. La ligne de Liou Chao Shi soutenait qu'il fallait mécaniser l'agriculture avant de procéder à la collectivisation des terres (la technique commande la transformation sociale). À quoi s'est opposée l'invention politique des Communes populaires qui visait à transformer les rapports sociaux de production comme préalable à une nouvelle conception de l'utilisation des machines et de l'organisation du travail.

L'IA relance aujourd'hui l'antique débat sur la neutralité de la technique.

- L'IA comme technique induit-elle des effets sociaux déterminés (formes d'organisation du travail, rapport au travail, comportements sociaux, nouvelles normes sociales…), que ce soit comme promesse de sauver l'humanité ou à l'inverse comme annonce d'un monde terrifiant ?
- Ou au contraire l'IA n'est-elle qu'un moyen autorisant tous les usages possibles ?

Cet exemple montre qu'on peut entendre la neutralité de la technique en **deux sens différents** qui peuvent être dialectiquement combinés.

Deux sens de la neutralité de la technique

- Premier sens : la technique est neutre (**N1**) au sens où, issue du ciel pur de la science, vierge donc de toute détermination sociale, elle aurait la capacité d'induire une transformation de la société épousant ses caractéristiques intrinsèques.

  Pour le bien (paradis du bien-être apporté par la technique) ou pour le mal (cauchemar d'une technique imposant sa loi funeste jusqu'à échapper à sa créature humaine).

  La neutralité de la technique n'est pas ici référée à l'absence d'impact social car il existe, bon ou mauvais, mais à la pureté intrinsèque de sa détermination par la science.

  Dans ce premier sens, la non-neutralité de la technique, s'il y a, ne peut venir que des conditions sociales de sa production biaisant dès l'origine sa trajectoire. La (non)neutralité de la technique se situe dans sa phase amont.

- Second sens : la technique est neutre (**N2**) car elle autorise au contraire tous les usages possibles, n'en prescrivant aucun.

  C'est **sa plasticité d'usage** qui est le garant de sa neutralité.

  La non-neutralité, s'il y a, se situe en aval. Les effets de la technique ne doivent rien à sa nature propre mais à son mode d'insertion sociale. Ce sont les usages socialement déterminés de la technique qui orientent sa trajectoire.

La neutralité N1 de la technique

Les technophiles

Passons rapidement sur la thèse technophile.

Elle consiste à **préserver la technique de toute contamination par le social**, dans sa phase de production comme dans sa phase d'utilisation. C'est la position des technophiles qui consiste à séparer la technique de toute influence des rapports de production.

La technique détermine le monde : « *Il est vain de déblatérer contre le capitalisme, c'est la machine qui fait le monde* » (Jacques Ellul, *La Technique ou l'Enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954).

La technique n'est ni bonne, ni mauvaise. Elle est. Elle façonne le monde selon ses caractéristiques techniques.

La version « primat des forces productives »

Du côté marxiste, la thèse de la neutralité de la technique s'appuie sur **une vulgate marxiste** selon laquelle les forces productives sont l'élément moteur de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production.

Les forces productives ont un effet disruptif sur les rapports de production. Dans un état social donné, leur nature dynamique fait éclater les rapports de production existants et suscite un nouveau mode de production. Ainsi est censée aller l'histoire selon le « matérialisme historique ».

- D'où vient cette vocation disruptive des forces productives sinon de la technique ? C'est l'élément mobile qui, au sein des forces productives, déstabilise les rapports de production. Pour qu'il en soit ainsi, il faut admettre que **la technique possède une force intrinsèque** qui n'est pas prisonnière des rapports de production existants puisqu'elle a la capacité de les bousculer.
- D'où vient cette force intrinsèque de la technique ? Du **mouvement autonome de la science** qui, à un moment donné de l'histoire de l'humanité, s'est appliquée à la production via la technique. Tel est le récit de la neutralité de la technique comme force transformatrice de l'histoire économique [7].

Il a servi dans les années 60 et 70 aux partis communistes européens pro-soviétiques pour avancer la notion d'une Révolution Scientifique-Technique (RST) créant les bases techniques d'un passage pacifique au socialisme et intégrant les ingénieurs, techniciens et cadres à une classe ouvrière « élargie ».

L'argument sous-jacent était que la science (et donc ses porteurs) était devenue une « force productive directe » au lieu de n'être, comme au temps de Marx, que l'auxiliaire de la production. Dans le cas de la RST, l'argument était mis au service d'un **positivisme technique** faisant de la science une force autonome capable d'instituer de nouveaux rapports de production via les effets disrupteurs de la technique qu'elle alimente.

- Dans cette conception, la technique est neutre au premier sens (N1) : procédant de la science comme force productive directe, elle transforme les rapports de production selon un objectivisme technique (rôle dévolu aux ingénieurs et techniciens, technocratisation managériale des entreprises et de l'État, planification étatique…) [8]. On rejoint la thèse technophile.
- On peut toutefois sortir d'une stricte technophilie en amendant la neutralité N1 par l'introduction d'une dose de neutralité N2.

  Selon celle-ci, la technique n'induit pas par elle-même d'effets déterminés sur le travail et l'organisation du travail. **Ce sont les usages** de la technique qui, au contact des rapports de production, révèlent son potentiel émancipateur ou destructeur. Si la technique est neutre comme produit de la

[7] Ce récit n'est pas propre au matérialisme historique. On le retrouve aussi dans l'économie bourgeoise qui a longtemps considéré le progrès technique comme une force exogène expliquant la plus grande partie du taux de croissance de l'économie tout en tombant du ciel.

[8] Un économiste américain, John Kenneth Galbraith, avait, dans les années 60, tiré argument de l'existence d'une *technostructure industrielle* commune aux pays capitalistes et socialistes pour souligner leur similitude. John Kenneth Galbraith, *Le Nouvel État Industriel*, New-York, 1967.

science en amont, elle est biaisée en aval par les rapports de production dans lesquels elle s'insère ou qu'elle transforme.

On en vient à la neutralité de type 2.

La neutralité N2 de la technique

La technique est neutre au sens d'**autoriser tous les usages possibles**. Cela signifie que ses effets sociaux dépendent des rapports de production qui en déterminent les usages.

Mais il y a **deux manières** de l'envisager.

La thèse gauchiste

Elle ne fait que **renverser** la thèse du primat de la technique en affirmant celui des rapports de production. Le développement des forces productives procède des rapports de production, la science et la technique sont le résultat de rapports sociaux. La thèse fut très en vogue dans les années 70 [9]. Elle a repris une certaine vigueur avec la critique de l'IA.

Dans cette conception, tout ce que font les capitalistes, notamment lorsqu'ils introduisent la science dans la production, c'est pour reproduire les rapports de production, leur domination. Cette thèse en vient à soutenir que le développement des forces productives (la productivité) n'est plus en tant que tel un objectif du capitalisme.

Un économiste radical américain, Stephen Marglin, en avait donné l'envoi dans un article de 1971 « *What do bosses do ?* ». L'introduction de la division du travail (notamment la hiérarchie) dans l'usine n'avait pas pour but selon lui l'efficacité productive mais d'instaurer la position dominante du capitaliste dans l'organisation et le contrôle du travail. Ce n'est pas l'efficacité technologique qui induit l'organisation capitaliste du travail mais le cadre de celle-ci qui explique la production et la diffusion des techniques [10].

Influencée par l'expérience chinoise de la Révolution Culturelle, cette critique du primat des forces productives visait le maintien dans l'usine socialiste de rapports hiérarchiques de travail justifiés par **une objectivité technique au service de l'efficacité productive**. Mais son caractère unilatéral pousse ses défenseurs à dénier toute autonomie à la science et à la technique.

On la retrouve aujourd'hui dans une certaine critique de l'IA (Carbonell, *Un taylorisme augmenté. Critique de* l'IA, Ed. Amsterdam, 2025).

Dans ce livre, Carbonell s'acharne à dénier toute recherche d'efficacité comme raison d'introduire l'IA et même toute efficacité à l'outil. L'IA est introduite pour renforcer le pouvoir de contrôle du capitaliste sur le travail (au moyen du taylorisme). Aussi, face à l'IA, Carbonell en appelle au **renouveau du luddisme** ! Quoi qu'il en dise (il y aurait eu un luddisme éclairé !), le luddisme était un phénomène purement réactif et non la tentative « *d'inventer des technologies alternatives à la production de masse et au capitalisme industriel naissant* ».

La thèse dialectique

La thèse de **la neutralité amont** de la technique a une part de vérité. La science a son développement propre procédant par cumulation interne des connaissances qui sont ensuite mises par la technique à l'épreuve de la production. La science est certes marquée par les rapports de production dans le cadre desquels elle se développe mais ce serait une thèse ultra-gauche de soutenir que les caractéristiques techniques qu'enfante l'application de la science à la production sont entièrement déterminés par les rapports sociaux.

Pour autant la trajectoire de la science n'est **pas indépendante** des rapports sociaux de production. Les conditions sociales dans lesquelles elle s'organise influe sur sa trajectoire et donc sur l'orientation des innovations techniques. Le développement actuel de l'IA centré sur les grands modèles de langage (LLM) est ainsi clairement orienté par l'oligopole américain des géants du numérique (GAFAM), leur course folle aux investissements pour préempter le marché et élever les barrières à l'entrée, leur

---

[9] Elle excéda même les cercles marxistes. Callon et Latour (*La science telle qu'elle se fait*, La Découverte, 1991) élaborèrent une sociologie de la science comme issue de controverses organisées par des réseaux sociaux.

[10] Ceci est bien résumé par la phrase éminemment non dialectique de Marglin : « *ce n'est pas le moulin à bras qui nous a donné le féodalisme mais le seigneur féodal qui nous a donné le moulin à eau* ».

complicité active avec le pouvoir politique et leurs manœuvres politiques pour contenir leurs concurrents chinois.

La science se trouve elle-même **incorporée** à ce nouveau champ de valorisation du capital avec l'enrôlement de mathématiciens et de chercheurs en informatique de premier plan par les producteurs des modèles LLM (OpenAI, Anthropic, Google…). Le sentier technologique de l'IA est ainsi, en ce sens, biaisé dès sa conception.

Les usages de l'IA par les entreprises et les administrations le sont aussi, filtrés qu'ils sont par la division capitaliste du travail et la nécessité de rentabiliser les investissements. De sorte que l'IA comme technique est **prise en tenaille** entre un mode particulier de conception et un mode particulier d'utilisation.

Le travail émancipateur consiste à **sortir de cette tenaille** en inventant des modes d'usage de la technique qui reposent sur une orientation communiste (réduction des différences entre travail manuel et travail intellectuel, entre travail de conception et travail d'exécution, finalité éducative, applications désintéressées, utilité sociale des innovations) et en inspirant en retour la production de nouveaux modèles d'IA.

La thèse de Simondon sur la technique

Dans *Du mode d'existence des objets techniques* (Flammarion, 2024, paru en 1958), le philosophe Gilbert Simondon élabore une position sur la technique qui a pour but d'échapper à la technophobie (la technique comme rivale de l'homme et source de peur) comme à la technophilie (la technique comme salut pour l'homme).

Ce qu'il y a d'intéressant chez Simondon est qu'il développe au sujet de la technique **un autre concept d'aliénation** que celui de Marx. Le concept d'aliénation est important parce qu'il cristallise un rapport subjectif au travail.

Chez Marx, l'aliénation vient de ce que le capitalisme dépossède les ouvriers de leurs capacités créatrices en incorporant leurs savoir-faire individuels et collectifs dans des machines qui se dressent face à eux comme une puissance étrangère les dominant. Il y a aliénation parce que le travail ne peut pas être ce qu'il est intrinsèquement (un moyen d'émancipation), mais son contraire, un moyen d'exploitation et d'oppression.

Un autre concept d'aliénation

Sans nier l'aliénation au sens de Marx, Simondon introduit un autre type d'aliénation produit par le rapport de l'homme à l'objet technique. La technique n'est ni bonne, ni mauvaise. Il n'y a pas lieu de l'incriminer ou de la célébrer en tant que telle.

L'homme est aliéné par la technique quand il ne comprend pas l'objet technique et son fonctionnement.

Le travailleur n'est pas comme chez Marx séparé de lui-même par un rapport de production qui objective son travail dans une machine qui le domine. **Chez Simondon, la séparation est entre l'homme qui utilise la machine et la machine qu'il ne comprend pas**. Nous avons un rapport aliéné à la technique quand nous utilisons des systèmes dont nous ne comprenons pas le fonctionnement. Il s'agit d'apprendre à comprendre les machines plutôt que simplement les utiliser.

L'aliénation à la Simondon trouve plus de force en s'accordant à l'aliénation à la Marx : les ouvriers ne sont pas incités à comprendre les machines en raison du rapport de production qui fait d'eux les exécutants de tâches imposées par la machine. Comprendre la machine n'est pas simplement une question de culture technique comme l'entend Simondon : c'est **la faire tomber de son piédestal** où l'a installée le capitalisme pour libérer le potentiel émancipateur du travail.

Dans l'exemple de l'IA, l'émancipation par le travail se joue dans l'investigation du fonctionnement de la machine par le travailleur, dans l'intelligence humaine qu'il met à **interagir avec l'intelligence de la machine**, dans l'apprentissage de cette interaction et dans la maîtrise qu'il y acquiert.

C'est à ce prix qu'il peut échapper au moins partiellement à son assujettissement par la machine, c'est-à-dire à la place qui lui est prescrite par le rapport de production. D'autant que comme technique disruptive, l'IA introduit de l'incertitude et de fortes perturbations dans les organisations, ce qui crée des marges de manœuvre favorables à ce que des points soient tenus à l'occasion de cette révolution

anthropologique qui bousculent les organisations [11].

TRAVAIL DE PRODUCTION ET PROLETARIAT

On entre ici dans de grandes interrogations. Y a-t-il un lieu ou des lieux où s'enracine prioritairement l'émancipation par le travail et quelle serait la force collective transformatrice ?

Dans la vision M-L classiste, le travail émancipateur **s'enracine** dans la production. Il est porté par les ouvriers et a pour lieu essentiel l'usine. Le prolétariat est assimilé à la classe ouvrière qui, enfantée par le capitalisme et la bourgeoisie, a la consistance politico-sociale d'émanciper l'humanité en abolissant les classes.

Il y a **deux aspects** à cette thèse :

- l'assimilation du prolétariat à **une classe sociale** définie par sa place dans les rapports de production ;
- la capacité des ouvriers à constituer **la force collective de la transformation politique** en raison du rapport au travail que leur impose le capitalisme : être sources de plus-value, être concentrés dans des lieux, être dans des situations de travail de plus en plus indifférenciées par le machinisme.

Dans leurs premiers écrits (*L'idéologie Allemande*), Marx et Engels n'assimilent pas le prolétariat à une classe définie par des intérêts propres mais comme des « êtres génériques » qui, parce que dépouillés de tout attribut social (propriété, patrie, intérêt) par le capitalisme, ont la capacité non seulement de renverser la classe au pouvoir mais d'établir une société sans instituer leur propre domination [12]. D'où leur rôle comme **agent émancipateur de l'humanité tout entière** (identifiée alors à la promesse d'une société sans classes).

Cette vision est contestable car elle fait reposer la capacité émancipatrice de l'humanité par les prolétaires sur **une négativité douteuse** (n'ayant à perdre que leurs chaînes, ils ne sont porteurs d'aucun intérêt particulier). C'est fonder une capacité politique sur un être social néantisé.

L'approche classiste a rempli ce vide en **adossant la politique à une logique d'intérêts** : le prolétariat identifié à une « classe ouvrière » défendant « ses intérêts de classe », l'émancipation de l'humanité étant renvoyée à un futur aussi incertain que prometteur et disparaissant de fait du vocabulaire politique.

La notion de prolétariat est devenue pour nous politiquement obsolète avant même son évanouissement social.

Mais l'approche classiste avait un fondement matérialiste : la capacité politique du prolétariat-classe ouvrière reposait sur sa constitution en force sociale par le capitalisme (concentration des ouvriers et organisations *ad hoc*).

L'ironie de l'histoire est que **ce schéma ne s'est jamais réalisé**. Les révolutions socialistes du XXème siècle ont eu une ossature paysanne. Là où la classe ouvrière était socialement constituée, la révolution n'eut pas lieu. Quant à la tentative de révolution communiste des rapports de production avec la Révolution Culturelle en Chine, les ouvriers n'y ont pris qu'une part très secondaire [13], localisée pendant

---

[11] Dans les années 50, dans un autre contexte et sur un autre sujet, deux économistes américains, Richard Cyert et James March, avaient avancé la notion de *slack organisationnel* qu'on peut traduire par « mou organisationnel ». L'IA produit actuellement du mou dans les organisations et les communautés de travail, un mou favorable à l'affirmation de points tenus d'émancipation dans le travail.

[12] « *Cette subordination des individus à des classes déterminées ne peut être abolie tant qu'il ne s'est pas formé une classe qui n'a plus à faire prévaloir un intérêt de classe particulier contre la classe dominante » L'Idéologie Allemande,* Éditions Sociales, p. 132 où *« la classe révolutionnaire se présente d'emblée non pas comme classe, mais comme représentant la société tout entière* » IA, ES p. 77

[13] Dans un intéressant témoignage sur son père et la Révolution Culturelle, la fille de Zhan Qiao, l'intellectuel de la « bande des quatre », souligne ce point : « *La classe ouvrière chinoise partait d'une situation défavorisée et son niveau de conscience politique n'était pas assez élevé, car nombre des droits et avantages dont bénéficiaient les travailleurs chinois n'avaient pas été conquis par leurs propres luttes… C'est ce que j'ai toujours dit à mon père. J'ai travaillé en usine toute ma vie ; je connais donc très bien les travailleurs chinois* » *Selected Letters of Zhang Chunqiao*, Chunqiao Publications, août 2026. Document transmis par notre camarade brésilien Diogo Fagundes.

un cours laps de temps à Shanghai.

Aujourd'hui le dispositif classiste a sombré, pas seulement politiquement mais aussi dans ses déterminants sociaux. Les pays capitalistes dominants se sont désindustrialisés massivement, les ouvriers ne peuvent plus être tenus pour la force sociale transformatrice du récit révolutionnaire [14]. Et il ne se dessine **pas de force sociale alternative en puissance**.

À qui s'adresser donc ? Le travail salarié est-il la catégorie pertinente ? Mais quid des formes d'emploi nouvelles (précarisation du travail hors travail salarié) qui condensent le triptyque exploitation/domination/oppression ? Jusqu'où découpler force politique et base sociale ? Y a-t-il un autre matérialisme que celui de la base sociale pensée comme consistance sociale native ? Nous orientons nous vers **un matérialisme de la singularité émancipatrice** ?

Notre réponse actuelle va dans ce sens : **reconstruire la question de l'ancrage social** en dialectisant orientation communiste et point tenu par les gens sur travailler, habiter, peupler, organiser. Méthode qui est une **enquête sur l'ancrage social d'une nouvelle politique communiste** comme produit d'une intervention politique.

LE TRAVAIL CONSACRE A LA REPRODUCTION DE LA FORCE DE TRAVAIL

Ce dernier point pour l'introduire dans le champ du travail émancipateur.

Le travail qui est consacré à la reproduction de la force de travail n'a pas été historiquement et politiquement comptabilisé comme du travail sauf quand il donne lieu à une production capitaliste (construction de logements, d'infrastructures urbaines, production industrielle de biens alimentaires, de vêtements, services marchands à la personne…).

La raison est qu'il ne produit pas de marchandises échangées sur un marché ou n'est pas effectué dans le cadre d'un rapport salarial. Il ne prend pas une valeur marchande et n'existe donc pas dans les statistiques mesurant la richesse d'une nation (PIB).

Mais c'est du travail qui, en tant que tel, **interroge** ce qu'est un travail émancipateur dans ce domaine. Il faut donc l'incorporer dans le champ de nos questions.

L'étendue du travail de reproduction de la force de travail

Historiquement, le principal de ce travail fut **celui des femmes au sein des familles** : tenue du ménage, éducation des enfants, courses et cuisine, lessives, nettoyage, habitabilité du logement… Plus de cinq heures quotidiennes y sont en moyenne consacrées en France en 1970, trois heures actuellement et le partage des tâches domestiques s'effectue lentement. Pour appréhender l'importance de ce travail, il faut aussi se débarrasser des conditions d'âge.

On doit y ajouter le travail pour la consommation du ménage (de la production alimentaire aux travaux d'aménagement du logement), le travail effectué pour le compte d'un tiers mais non rémunéré (formation par exemple). Et aussi le très grand registre du **travail bénévole**.

À la marge commerciale du travail non marchand, se trouve **le travail adjacent** des aides à domicile, du personnel de soin, des femmes de ménage, des livreurs… pour lesquels aussi importe la question du travail émancipateur.

Singularité au regard de l'émancipation

L'intérêt de ce type de travail est qu'il pose la question du travail émancipateur **hors des lieux de travail habituels**, dans une connexion très forte avec les univers hétérogènes de la famille, de l'éducation, du logement, de l'urbanisme, de l'alimentation, du soin, de l'environnement, du rapport à la campagne…. Bref de **ce qui constitue la vie du peuple**.

---

[14] C'est évidemment différent dans les pays moins développés où le capitalisme a délocalisé les grandes concentrations d'ouvriers.

Plus encore que dans le cadre du travail salarié, la question de **l'émancipation par le travail** s'y pose dans **des termes immédiatement relationnels**. Ce n'est pas seulement par son travail propre qu'on trouve les voies d'actions émancipatrices mais aussi dans la relation à des milieux de travail différents. Avec pour résultat une émancipation collective par l'instauration de relations traitant d'une résolution de contradictions au sein du peuple.

`

•••